



## LIVRE QUATRIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DES TRAVAUX DE  
MONTFORT DANS LE DIOCÈSE DE LA ROCHELLE  
EN 1711, JUSQU'À SA MORT EN 1716.

---

### CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS L'ARRIVÉE DE MONTFORT À LA ROCHELLE EN 1711,  
JUSQU'À SON PASSAGE À L'ISLE-DIEU EN 1712.

---

AVANT d'exposer Montfort aux yeux d'un plus grand auditoire, l'évêque de La Rochelle jugea convenable, pour essayer ses forces, de l'envoyer d'abord travailler à l'Houmeau, campagne voisine de la ville. Les bénédictions que Dieu répandit sur ces premiers travaux, et les exemples de vertu qu'il y donna, comme partout ailleurs, rassurèrent pleine-

ment le prélat, et il s'empessa de rappeler l'homme apostolique à La Rochelle pour y donner successivement quatre missions différentes. La première eut lieu à l'hôpital de Saint-Louis; le concours y fut tel, que le missionnaire se vit obligé bientôt de quitter l'église pour prêcher dans la grande cour de l'hôpital. Chargé ensuite de donner une mission spéciale aux hommes, puis une autre aux femmes, il choisit à cet effet l'église des Dominicains, à cause de sa grandeur, mais aussi sans doute par affection pour ces religieux, auxquels l'attachent et son union au tiers-ordre de la pénitence, et sa dévotion particulière envers saint Dominique. Comme La Rochelle, ancien foyer du protestantisme, renfermoit encore beaucoup d'hérétiques, plusieurs personnes étoient d'avis que Montfort traitât, dans ces missions, les matières controversées, et s'attachât à réfuter l'erreur. On connoissoit en ce genre toute sa capacité. Mais lui, laissant ce soin à d'autres, préféra recourir au moyen qui jadis avoit réussi à saint Dominique, contre l'erreur des Albigeois, plus que n'auroit pu faire la plus habile controverse. Il eut soin de placer de temps en temps, entre ses instructions sur les grandes

vérités de la religion, des instructions particulières sur le rosaire, comme un levain qui devoit communiquer sa vertu à tout le reste. Sa confiance en Marie ne fut point trompée. Les hérétiques les plus endurcis, comme les pécheurs les plus scandaleux, ne pouvoient l'écouter sans fondre en larmes. Souvent le prédicateur étoit obligé de s'interrompre pour prier ses auditeurs de modérer des cris et des sanglots qui l'empêchoient de parler et de se faire entendre. Ce n'étoit point une émotion passagère ; à la fin des sermons, on se précipitoit vers les tribunaux de la pénitence, et les prêtres, soit séculiers, soit religieux, suffisoient à peine pour recevoir les confessions.

Entre toutes les conversions de calvinistes qu'opéra le ministère de l'homme de Dieu, une surtout fit grand bruit, et mérite d'être rapportée. M<sup>me</sup> de Mailly étoit par sa naissance et son esprit, l'un des plus forts soutiens de l'hérésie ; ce qu'elle entendoit raconter des discours et de la vertu du missionnaire, lui fit désirer de le voir, et une demoiselle catholique de ses amies lui en facilita les moyens. Comme il étoit besoin d'un grand secret pour ne pas éveiller les soupçons des calvinistes, on convint d'un rendez-vous dans un village

près de La Rochelle. L'entretien y roula tout entier sur la religion. La dame proposa ses doutes, et fut pleinement satisfaite sur tous les points. La manière claire et simple dont le missionnaire lui développa ensuite la vérité catholique, acheva de porter la lumière dans son esprit. Mais la sainteté que respiroit la conversation et tout l'extérieur de Montfort, fit, plus que tout le reste, impression sur cette ame droite et pure. A la fin de ce premier entretien, elle étoit déjà presque entièrement convertie ; elle quitta le saint prêtre en le conjurant de lui continuer ses soins et ses prières. Bientôt elle consola l'Eglise par une abjuration solennelle dont sa piété constante prouva la sincérité. Elle attribuoit particulièrement son retour à la dévotion que Montfort lui avoit inspirée pour la sainte Vierge, et jusqu'à sa mort, elle en témoigna chaque jour sa reconnaissance à Marie par la récitation du saint rosaire.

Non content d'attaquer le vice en chaire, il le poursuivoit partout. Il s'étoit souvent élevé contre la danse : Une fois, apprenant qu'il y en avoit une en certain lieu, il s'y rendit, et, se jetant à genoux au milieu de l'assemblée, y récita tout haut un *Ave*

*Maria*. Il n'en fallut pas davantage pour dissiper tous les danseurs, tant sa vertu commandoit le respect. Plus d'une fois il pénétra, accompagné d'un autre prêtre, jusque dans des lieux de débauche. Là encore il se jetoit à genoux, récitoit l'*Ave Maria* et baisoit la terre. C'en étoit ordinairement assez pour mettre en fuite une partie des coupables; parlant alors aux autres avec force et douceur, il en obtenoit des promesses de conversion qui souvent furent efficaces. Ce zèle, dont plusieurs saints, et saint François Régis entre autres, lui avoient donné l'exemple, faillit encore une fois lui coûter la vie. Un libertin furieux se jeta sur lui, l'épée à la main, en le menaçant, s'il ne sortoit au plus vite, de la lui passer au travers du corps. « Très-volontiers, répartit Montfort, je mourrai avec joie, pourvu que vous me promettiez de vous convertir, car j'aime mieux mille fois le salut de votre ame que dix mille vies comme la mienne. » La fureur du libertin fut tellement déconcertée par ce peu de paroles, que, tremblant de tous ses membres, il eut beaucoup de peine à rengainer son épée, et à trouver la porte pour sortir. Pendant le tumulte, tous s'étoient enfuis, hors

une pauvre fille restée plus morte que vive aux pieds de Montfort, comme l'adultère de l'Évangile aux pieds du Sauveur. Le saint prêtre et son compagnon l'emmenèrent avec eux, et la placèrent dans une maison sûre où elle devint bientôt un parfait modèle de pénitence.

La quatrième mission que donna Montfort à La Rochelle fut pour les soldats de la garnison; elle eut un succès encore plus éclatant que les précédentes. Ces hommes intrépides que l'ennemi n'avoit jamais vus trembler, frissonnoient à la peinture des jugemens de Dieu. On les entendoit pousser des cris de douleur; on les voyoit tout consternés, attendre avec impatience le moment de se jeter aux pieds du saint prêtre, pour lui faire l'aveu de leurs crimes. Rien de plus édifiant que la procession militaire qui termina la mission. En tête, un officier, les pieds nus, portoit un drapeau décoré de la croix. Tous les soldats, nu-pieds aussi, suivoient, un crucifix dans une main, un chapelet dans l'autre, et chantoient les *litanies* de la sainte Vierge. De distance en distance, les chantres entonnoient ces mots: *Sainte Vierge, demandez pour nous*; et tous les autres, les

yeux fixés sur leur crucifix, répondoient : *Le saint amour de Dieu.* Il n'y eut personne qu'un tel spectacle n'attendrit jusqu'aux larmes, tant la piété de tous ces braves gens paroissoit franche et sincère. Le changement qui se fit dans leur conduite sembla encore plus prodigieux. Toute la ville en fut dans l'admiration, et long-temps on n'y parla que de l'édifiante modestie des soldats. Il est vrai que Montfort ne négligea rien pour conserver au milieu d'eux les fruits de la mission : Il n'est pas de soins, pas de marques d'affection qu'il ne leur donnât, et on le payoit de retour. Il ne pouvoit sortir dans les rues sans se voir bientôt entouré de soldats et d'officiers.

Montfort termina ses missions de La Rochelle par l'érection de deux croix, l'une à la porte Saint-Nicolas, et l'autre à la porte Dauphine. Cette dernière surtout fut plantée au milieu d'un grand concours, et avec une solennité extraordinaire. Le saint missionnaire, placé au pied de la croix, commençoit à parler quand, tout à coup, mille voix s'écrièrent : *Miracle ! miracle ! nous voyons des croix en l'air.* Ces cris durèrent au moins un quart d'heure. « Ni M. de Montfort ni moi,

» nous dit M. des Bastières, nous n'aperçûmes  
» rien ; mais plus de cent personnes, tant  
» ecclésiastiques que laïques, toutes très-  
» dignes de foi, m'ont certifié depuis, avoir  
» alors vu grand nombre de croix en l'air. »  
Quoiqu'il fût à souhaiter que ce fait nous eût été raconté avec plus de détails, on ne peut guère douter cependant de sa vérité ; car, comment supposer que tant de personnes se fussent ainsi concertées pour assurer un mensonge, ou que toutes eussent été dans le même instant, le jouet de leur imagination. Bien d'autres apparitions de ce genre, et de nos jours celle de la croix de Migné, rendent ce fait encore plus facile à croire.

Ces merveilles et tous les succès qu'obtenoit le ministère de l'homme apostolique, n'empêchoient pas qu'il n'eût à La Rochelle, comme ailleurs, beaucoup d'ennemis ; ou plutôt ces succès là même soulevoient contre lui les jaloux, les libertins et les hérétiques. Tous les moyens ordinaires de l'enfer contre ceux qui lui font la guerre, furent ici mis en œuvre : chansons, calomnies, insultes, menaces, et enfin tentatives d'assassinat. On s'y prit de toutes les façons pour le perdre dans l'esprit de l'évêque. On mit en avant les raisons les

plus spécieuses, les personnes les plus influentes. Mais M. de Champflour n'étoit pas homme à se laisser facilement surprendre. Cependant, pour s'assurer de l'exacte vérité, et pouvoir imposer silence à la calomnie, il appela secrètement trois des membres du chapitre les plus recommandables par leur science et leur piété, et les chargea de suivre, sans éclat, durant un certain temps, toute la conduite particulière de Montfort, ainsi que tous ses exercices publics. Leur rapport fut uniforme et tout-à-fait honorable pour le missionnaire. Depuis lors, M. de Champflour se déclara plus hautement que jamais son admirateur et son soutien. Au reste, les ferventes prières que le saint prêtre faisoit nuit et jour pour ses persécuteurs, furent souvent exaucées. Plusieurs d'entr'eux, touchés de ses discours et de ses exemples, changèrent de sentimens à son égard, et lui firent des réparations dont sa modestie seule put empêcher l'éclat.

Mais il est des hommes dont la fureur ne connoit ni remèdes, ni bornes. « Un soir, dit M. des Bastières, comme nous revenions de Saint-Louis, M. de Montfort voulut aller chez le sieur Adam, sculpteur, pour y voir certains ouvrages qu'il lui avoit commandés.

Il me pria de l'y conduire, ne sachant pas où il demuroit. Le chemin le plus court étoit de passer par la rue appelée *de La Rochelle*; lorsque nous y fûmes rendus, M. de Montfort me dit que nous nous égarions. Je tâchai de lui persuader le contraire : je n'en pus venir à bout; il ne voulut jamais y passer. Il fallut retourner sur nos pas, et faire, pour éviter cette rue, une fois autant de chemin que nous en avions déjà fait. Après que nous fûmes sortis de chez Adam, je lui demandai pourquoi il n'avoit pas voulu passer par la rue qui étoit le chemin le plus court pour aller chez son sculpteur. *Je n'en sais rien*, me répliqua-t-il; *mais, lorsque nous avons été vis-à-vis de cette rue, mon cœur est devenu froid comme de la glace, et je n'ai jamais pu avancer.* Ce mystère me fut révélé quelques années après. Je revenois de Nantes à La Rochelle en compagnie de plusieurs cavaliers de différens pays. La dernière nuit, au Poiré-sous-Velluire, à sept lieues de La Rochelle, comme on devoit prendre de grand matin le bateau pour descendre à Mairsans, plusieurs de ces messieurs ne se couchèrent point, mais se retirèrent après souper dans une chambre haute. J'étois dans

» une autre chambre, au-dessous d'eux, d'où  
» j'entendois aisément tout ce qu'ils disoient.  
» Leur conversation roula sur M. de Mont-  
» fort, et l'un d'eux raconta que du temps qu'il  
» donnoit la mission à La Rochelle, lui et deux  
» de ses amis avoient cent fois cherché l'occa-  
» sion de le rencontrer seul à l'écart. *Nous*  
» *apprîmes un jour, par hasard*, ajouta-t-il,  
» *qu'il devoit aller le soir, avec son frère Ma-*  
» *thurin, chez Adam, sculpteur, et qu'il de-*  
» *voit passer par la rue de La Rochelle. Nous*  
» *y fûmes dès sept heures, et nous l'atten-*  
» *dîmes jusqu'à onze; mais il n'y vint point.*  
» Un de la compagnie lui demanda ce qu'ils  
» lui auroient fait, s'il avoit passé : *Nous lui*  
» *aurions cassé la tête. — Et qu'auriez-vous*  
» *fait au frère Mathurin? — Nous l'aurions*  
» *envoyé au diable avec son maître.* »

Ce danger n'est pas le seul auquel Montfort ait été exposé durant ses missions de La Rochelle. Les calvinistes, outrés de voir chaque jour quelques-uns des leurs arrachés à l'hérésie par les prédications du saint missionnaire, jugèrent plus aisé de le faire périr que de lui répondre. Ils trouvèrent un jour le moyen de glisser du poison dans un bouillon qu'il devoit prendre en descendant de chaire. Mont-

fort en ressentit aussitôt les effets, et l'on s'empressa de lui donner tous les remèdes convenables; mais il en resta toujours considérablement incommodé, et l'on ne peut douter que cet événement n'ait beaucoup avancé sa mort. L'état de foiblesse où il le réduisit, ne l'empêcha point cependant de continuer ses travaux et de donner encore la mission dans quelques autres paroisses du diocèse, jusque vers le mois de février 1712.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

DEPUIS LE PASSAGE DE MONTFORT A L'ILE-DIEU EN 1712,  
JUSQU'A SON RETOUR A LA ROCHELLE.

---

Tout ce que l'évêque de Luçon entendoit raconter des succès prodigieux du missionnaire de La Rochelle, joint à ce qu'il en avoit vu par lui-même quelques mois auparavant, l'engagea à l'appeler de nouveau dans son diocèse. Il lui écrivit pour le prier d'y venir travailler, et lui recommanda par-

ticulièrement l'Île-Dieu, comme plus destituée de secours spirituels. Montfort se disposa aussitôt à s'y rendre, et prévint ceux qui devoient l'accompagner de se tenir prêts à partir. « Nous devons, dit M. des Bastières, nous » embarquer à La Rochelle; le jour de notre » départ étoit arrêté; mais nous eûmes avis » que les Calvinistes, instruits de notre » voyage, et jugeant l'occasion favorable » pour se défaire de l'homme de Dieu, nous » avoient vendus à leurs corsaires de Guernesey qui infestoient la côte. M. de Montfort ne fit aucun état de cet avertissement; » pour moi j'y fis une très-sérieuse attention, » et je lui représentai, le plus fortement qu'il » me fut possible, l'extrême danger où il » s'exposeroit avec tous ceux qui devoient » l'accompagner. Il fit tout ce qu'il put pour » me persuader que cet avis, bien loin d'avoir aucun fondement, n'avoit nulle apparence de vérité. Il me dit que les ennemis de Dieu et du salut des âmes avoient inventé » cette fourberie pour nous faire peur, et » nous empêcher d'aller dans cette île, où » nous étions appelés pour travailler à la » conversion des pécheurs. Il ajouta que si » les martyrs avoient été aussi lâches que

» nous, ils ne posséderoient pas la couronne » de gloire dont ils jouissent dans le ciel. Je » lui répliquai que je n'avois ni le courage » des martyrs ni le sien, mais que je me saurois toujours bon gré de ne l'avoir pas cru » à Cambon dans une conjoncture à peu » près semblable. *Vous pouvez*, lui dis-je, » *vous embarquer, quand il vous plaira; pour moi je ne vous suivrai pas, je prendrai une autre route pour vous aller rejoindre.* Me voyant si résolu, il acquiesça à mes » sentimens. Nous différâmes notre départ » de quelques jours, et ce fut pour nous un » grand bonheur, car nous apprîmes bientôt après que la barque qui nous devoit » passer, étant partie à deux heures du matin, avoit été prise le même jour par un » corsaire qui fut bien surpris de ne pas » nous y trouver. Il demanda au patron de la barque, où étoient les deux prêtres qu'il » devoit passer à l'Île-Dieu; et celui-ci lui » ayant répondu qu'ils étoient restés à La Rochelle : *Tant pis pour toi*, lui répliqua-t-il, *je me serois contenté de les prendre, et je t'aurois renvoyé; mais puisque tu ne les a pas, tu perdras ta barque et toutes tes marchandises.*

» On nous conseilla d'aller aux Sables-  
» d'Olonne, nous assurant que nous trouve-  
» rions là des chaloupes qui nous passeroient  
» à l'Île-Dieu. Nous primes ce parti ; mais,  
» lorsque nous y fûmes rendus, nous ne  
» trouvâmes personne qui voulût nous y con-  
» duire ; car on nous assura que, depuis  
» quinze jours, cette île étoit investie de tous  
» côtés par des corsaires. Nous poussâmes  
» jusqu'à Saint-Gilles, à cinq lieues des Sables :  
» tous les matelots de ce lieu-là nous dirent  
» la même chose, et refusèrent également de  
» nous passer, de sorte que nous fûmes sur  
» le point de nous en retourner tous à La  
» Rochelle. M. de Montfort en eut un chagrin  
» extrême, et moi une joie incroyable. Mais  
» avant que de partir il fit une nouvelle ten-  
» tative, et fut trouver un maître de chaloupe,  
» à qui il fit tant de supplications, et de si  
» belles promesses que nous ne serions pas  
» pris, qu'enfin ce bonhomme consentit à  
» nous passer. Il fallut donc s'embarquer le  
» lendemain. Lorsque nous fûmes à trois  
» lieues en mer, nous aperçûmes deux vais-  
» seaux corsaires de Guernesey, qui venoient  
» sur nous à toutes voiles. Nous avions le  
» vent contraire, et nous n'avancions qu'à

» force de rames. Tous les matelots s'écrièrent :  
» *Nous sommes pris ! nous sommes pris !*  
» Ces pauvres gens pousoient des cris lamen-  
» tables, capables de faire pitié aux cœurs les  
» plus endurcis. Cependant M. de Montfort  
» chantoit des cantiques de tout son cœur,  
» et nous disoit à tous de chanter avec lui ;  
» mais comme nous avions plus envie de  
» pleurer que de rire, nous gardions tous un  
» morne silence. *Puisque vous ne pouvez*  
» *chanter, nous dit-il alors, récitons donc*  
» *ensemble notre chapelet.* Nous le psalmo-  
» diâmes avec lui, le plus fervemment qu'il  
» nous fut possible, et aussitôt qu'il fut fini,  
» M. de Montfort nous dit à tous : *Ne crai-*  
» *gnez rien, mes chers amis, notre bonne*  
» *Mère la sainte Vierge nous a exaucés, nous*  
» *sommes hors de danger.* *Eh ! s'écria l'un*  
» *de nos matelots, comment serions-nous*  
» *hors de danger, l'ennemi est sur nous, et*  
» *prêt à fondre sur notre barque ? préparons-*  
» *nous plutôt à faire le voyage d'Angleterre.*  
» En effet, les vaisseaux ennemis n'étoient  
» plus qu'à portée de canon. *Ayez de la foi,*  
» *mes chers amis,* répliqua M. de Montfort, *les*  
» *vents vont changer.* Effectivement, un mo-  
» ment après, les vents étant changés, nous

» vîmes les deux vaisseaux ennemis virer de bord, et notre barque put s'éloigner de son côté. Nous commençâmes à respirer et à nous réjouir, et nous chantâmes de bon cœur le *Magnificat* en action de grâces.»

L'arrivée du missionnaire répandit la joie dans l'île entière. Son courage à braver tous les dangers pour y venir annoncer la parole du salut, et la merveilleuse protection du Ciel sur lui, dans ce périlleux passage, le firent regarder des habitans comme un homme extraordinaire. Le peuple et le clergé allèrent le recevoir sur le rivage; mais personne ne l'accueillit avec plus de joie que le digne curé, M. Héron, qui, peu d'années après, mourut en odeur de sainteté. De semblables dispositions annonçoient une mission heureuse; aussi le fut-elle pleinement. A l'exception du gouverneur et du petit nombre de ses amis, tous profitèrent avec zèle de ces jours de salut; et tant que le saint missionnaire demeura dans l'île, il eut constamment lieu d'admirer non-seulement la pieuse avidité des habitans à recevoir la parole sainte, mais encore leur docilité parfaite à suivre tous ses avis, et en particulier ceux qu'il leur donna pour le soulagement des pauvres. Afin de perpétuer les

fruits de cette mission, il établit la récitation du rosaire en trois chapelles situées sur différens points de l'île. Il fit aussi planter une croix sur une éminence, entre le bourg et le port. Ce lieu étoit couvert de pierres, et il y en avoit une entre autres que plusieurs hommes ensemble ne pouvoient remuer. On dit qu'il suffit au missionnaire d'y mettre la main pour la faire rouler en bas, comme une petite pierre; on la montre encore aux étrangers. Ensu, après un séjour de deux mois, il partit, laissant dans l'île une réputation de sainteté que les années n'ont pu détruire. On voyoit jusqu'à nos jours, sur la porte d'une maison, le chiffre de N. S. **IHS**, qu'on disoit avoir été creusé par lui, ou du moins par son ordre. Quoique les autres planches de la porte fussent pourries depuis longtemps, et qu'il eût fallu les renouveler jusqu'à trois fois, celle qui portoit ces lettres s'étoit conservée. Elle a été récemment transportée à Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Montfort n'oublioit pas la promesse qu'il avoit faite l'année précédente aux habitans de la Garnache, de revenir le 12 mai de cette année, bénir leur chapelle de *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Comme après la mission de l'île-

Dieu, il lui restoit quelques jours jusqu'à l'époque marquée pour cette bénédiction, il en profita pour aller visiter et encourager ses pieux établissemens de Nantes. A son arrivée à la Garnache, il eut la consolation d'y retrouver en vigueur toutes les saintes pratiques de la mission, et il ranima de plus en plus la ferveur par quelques jours de retraite qu'il y donna pour préparer à la bénédiction de la chapelle. Au jour marqué, le concours fut si grand, que la chapelle n'étant pas, à beaucoup près, assez vaste pour contenir la multitude, il fallut prêcher en plein air. Pendant le sermon, survint une pluie abondante, et cependant, par respect pour la parole de Dieu, le peuple, loin de chercher un abri, ne vouloit pas même se couvrir. Le saint prédicateur ne put l'obtenir qu'en menaçant de se taire, si l'on persistoit à rester la tête nue. Il bénit ensuite la chapelle, et y plaça la sainte image. Depuis ce temps, elle n'a cessé d'être chère à la piété des peuples; encore aujourd'hui, on s'y rend de loin en pèlerinage; on y fait très-souvent célébrer la messe, et grand nombre de personnes ont assuré y avoir obtenu des grâces merveilleuses.

Le soir même du jour où il avoit béni la

chapelle de *Notre-Dame-de-la-Victoire*, Montfort ouvrit la mission de Sallertaine. Jamais ne se vérifia mieux ce qu'il avoit coutume de dire : « Qu'au bruit d'une mission, il sembloit » que les démons prissent les devans pour la » traverser ou la faire manquer; mais qu'à son » tour, lorsqu'il y avoit mis le pied, il étoit le » plus fort, et que Jésus, Marie et l'archange » saint Michel les obligeoient alors à lui céder le champ de bataille, à se taire, ou du » moins à ne l'attaquer que de loin. » Le curé de Sallertaine avoit annoncé à ses paroissiens qu'à l'issue des Vêpres, il les conduiroit processionnellement au-devant du missionnaire que les habitans de la Garnache devoient, de leur côté, conduire en procession jusqu'à mi-chemin. Mais les esprits étoient si mal disposés, qu'il ne se joignit à lui qu'une poignée de personnes. Les autres ne s'en tinrent pas là. Aussitôt que le curé fut parti, ils fermèrent les portes de l'église, et en déposèrent les clefs chez un homme qui leur étoit dévoué. Cependant les paroissiens de la Garnache, qui avoient suivi en masse le saint missionnaire, voulurent le conduire jusqu'à Sallertaine. Au milieu du bourg se trouvoit une croix : là, Montfort s'arrêta et leur fit les adieux les plus touchans. Les larmes

que leur arrachoit la douleur de se séparer de leur père, bien loin de toucher les habitans de Sallertaine, ne faisoient qu'exciter leurs rires moqueurs. Ils affectoient de jouer et de pousser des huées sur le passage du missionnaire; quelques-uns même portèrent l'audace jusqu'à lui jeter des pierres. Tous étoient dans l'attente de ce qu'il alloit faire, quand il trouvoit l'église fermée. Mais, au grand étonnement de tout le monde, comme il se présentoit; les portes s'ouvrirent, sans qu'on pût savoir comment cela s'étoit fait. Après quelques informations, Montfort alla droit chez un riche habitant des plus opposés à la mission. Il entre, et asperge avec de l'eau bénite la salle où se trouvoit réunie toute la famille; puis il pose sur la cheminée son crucifix et une statue de la sainte Vierge, se prosterne et fait sa prière. Se relevant alors: « Eh bien ! monsieur, » dit-il au maître de la maison tout stupéfait, » vous croyez que je viens ici de moi-même; » non, c'est Jésus et Marie qui m'y envoient : je » suis leur ambassadeur. Ne voulez-vous pas » bien me recevoir de leur part? — Volontiers, » repartit cet homme; soyez le bien-venu. — » Eh bien, répliqua le missionnaire, venez » donc avec moi à l'église. » A l'instant, il fut

suivi de toute la famille, se rendit à l'église, et annonça l'ouverture de la mission.

Le lendemain, dès le premier sermon, l'église fut remplie, et aux larmes qui coulèrent de tous les yeux, on put pressentir quels seroient les fruits de ces saints exercices. Ils furent, en effet, des plus consolans. Le mal étoit extrême; mais le remède y fut proportionné, et Sallertaine changea de face. L'homme de Dieu y accomoda plus de cinquante procès, et ménagea plus de cent réconciliations. Il se fit d'importantes restitutions, et des conversions sans nombre, dont quelques-unes semblèrent tenir du miracle. La sainte vie du missionnaire frappoit tous les esprits d'une telle admiration, qu'on ne pouvoit rien lui refuser. Il fit décorer, avec beaucoup de décence, une ancienne chapelle alors abandonnée, et, avec l'autorisation de l'évêque de Luçon, il la consacra à la sainte Vierge, sous le nom de *Notre-Dame-de-Bon Secours*. Long-temps elle fut très-fréquentée, et quoique depuis elle ait été, par le malheur des temps, réduite à n'être plus qu'une sorte de décharge de l'église, la mémoire du nom de Montfort y reste encore attachée.

Le saint prêtre fit aussi construire, près

du bourg, un fort beau calvaire, accompagné d'un sépulcre, d'une chapelle, de statues, et autres décorations. Quelques semaines après, il fut détruit par les mêmes moyens, et de la même manière à peu près que l'avoit été celui de Pontchâteau; mais la bénédiction s'en fit alors avec beaucoup de solennité. Une circonstance particulière mérite d'être rapportée, parce qu'elle prouve l'ordre admirable que le missionnaire savoit faire observer dans toutes ces cérémonies. La procession étant prête à partir, il désira que, pour plus de respect, tous les hommes se rendissent pieds nus au calvaire. Il leur dit que chacun d'eux pouvoit laisser sa chaussure à la place où il se trouvoit en ce moment, et leur promit qu'ils la retrouveroient tous à leur retour. Il fut à l'instant obéi : prêtres, gentilshommes, gens du commun, tous se déchaussèrent, et, comme l'avoit dit le missionnaire, de toute cette multitude, il n'y eut personne qui, au retour, ne se retrouvât à la place de sa chaussure. La procession de clôture se fit avec le même ordre, malgré la pluie qui survint durant la marche. Montfort l'avoit annoncée : « La journée est belle, avoit-il dit; » le temps est fort clair; mais avant que la

» procession soit à la moitié du chemin, nous » aurons une grosse pluie. »

Le zèle du saint prêtre pour la maison de Dieu, lui avoit attiré, quelques jours auparavant, un mauvais traitement qui ne servit qu'à faire éclater sa douceur. Une demoiselle riche, s'étant comportée à l'église d'une manière tout-à-fait répréhensible, s'étoit attiré, de la part du missionnaire, quelques paroles de reproche. De retour chez elle, elle en communiqua son ressentiment à sa mère. Celle-ci, plus furieuse que sa fille elle-même, s'arme d'une canne, et va sur la place attendre Montfort au passage. Dès qu'elle l'aperçoit, elle l'apostrophe avec colère, le menace de sa canne, et faisant suivre aussitôt les effets, elle lui en décharge cinq ou six coups. Montfort qui, plus d'une fois, avoit vu, sans trembler, l'épée d'un homme dirigée contre lui, ne s'effraya pas beaucoup de la fureur d'une femme. « Madame, lui dit-il avec un grand sang-froid; » j'ai fait mon devoir; il falloit que madame » moiselle votre fille eût fait le sien. »

Aussitôt après la mission de Sallertaine, l'in-fatigable apôtre alla, le 11 juin, commencer celle de Saint-Christophe. Quoique ce bourg fût éloigné d'environ trois lieues, les habitans

de Sallertaine, pour réparer la mauvaise réception qu'ils avoient faite au saint missionnaire, voulurent l'accompagner jusqu'à Saint-Christophe. Ces témoignages d'honneur n'empêchèrent pas qu'il ne reçût plus d'un outrage le long de la route. Un homme, entre autres, sans qu'on pût en savoir le motif, fut jusqu'à lui donner un soufflet. On l'arrêta : mais Montfort le fit relâcher, en assurant qu'il seroit bientôt à lui. Cet homme, en effet, ne tarda pas à rentrer en lui-même, et devint une des nombreuses conquêtes de la mission de Saint-Christophe. Outre les prodiges ordinaires de grâce qui l'accompagnoient partout, le missionnaire donna en ce lieu plusieurs preuves de l'esprit prophétique dont il étoit doué : nous ne citerons que trois faits des plus certains.

Un homme, appelé Tangaran, avoit amassé des biens assez considérables, mais par des moyens dont le public étoit justement scandalisé. Comme il desiroit participer à la grâce de la mission, Montfort, après un sérieux examen, exigea qu'il fit brûler, en présence de témoins, certains contrats usuraires. Cet homme y consentit, et le missionnaire s'étant rendu chez lui, au jour convenu, il étoit sur le point

d'accomplir sa promesse, quand sa femme survint, et malgré les pressantes sollicitations du saint prêtre, le détourna de faire ce sacrifice. Elle joignit aux mauvaises raisons les raileries les plus déplacées. « Vous êtes attachés » aux biens de la terre, leur dit alors Montfort, » vous méprisez ceux du ciel : eh bien ! vos » enfans ne réussiront point ; ils ne laisseront » point de postérité, et vous serez misérables. » Vous n'aurez pas même de quoi payer votre » enterrement. — Oh ! répliqua la femme d'un » ton moqueur, il nous restera toujours bien » trente sous pour payer le son des cloches. — » Et moi, reprit vivement le missionnaire, je » vous dis que vous ne serez pas honorés du » son des cloches à votre enterrement. » Tout s'est vérifié de point en point, comme l'ont attesté, par écrit, les principaux habitans de la paroisse. Ces gens avoient deux enfans, qui se sont mariés, et sont morts sans postérité. Le père et la mère ne leur ont laissé que des dettes, et l'un et l'autre ont été privés du son des cloches à leur enterrement, ayant été tous les deux enterrés le vendredi-saint, jour où l'on ne sonne point, la mère en 1730, et le père en 1738.

Le trait suivant n'est pas moins attesté. Le

serviteur de Dieu étant un jour allé chez le sacristain, nommé Cantin, trouva sa fille occupée à boulanger. Il lui demanda si elle étoit toujours fidèle à offrir son travail à Dieu, et, comme elle lui répondit ingénument qu'elle y manquoit bien quelquefois : « N'y manquez jamais, reprit-il. » Pour lui donner l'exemple, il se mit lui-même à genoux, pria, bénit la pâte, et s'en alla. Le moment venu de mettre la pâte au four, la mère dit à sa fille de former les pains, et de les lui apporter. Quand le four fut à peu près rempli, elle lui demanda s'il en restoit encore. « Vous n'êtes pas au bout, répondit » la fille, il en reste encore plus d'une fois » autant. » La mère prit cette parole pour un badinage; mais quel fut son étonnement, lorsqu'elle vit qu'en effet, il restoit encore tant de pâte qu'il y en eut assez pour remplir le four deux autres fois ! Le pétrin, cependant, ne pouvoit contenir de farine que pour une fournée.

On craignoit beaucoup que la croix qui fut plantée à la fin de la mission ne pût pas subsister, foible comme elle étoit, et qu'elle ne fût renversée par les vents. « Ne craignez point, » dit Montfort, en terminant le discours qu'il

» fit à cette plantation, ne craignez point que » cette croix tombe. Elle subsistera jusqu'à ce » qu'il se fasse une autre mission dans cette pa- » roisse. Alors elle tombera pour faire place à » une autre qu'on plantera au même lieu. » La croix subsista, en effet, jusqu'en 1735, que les successeurs de Montfort vinrent donner une seconde mission à Saint-Christophe. Comme on délibéroit sur le lieu où l'on placeroit la nouvelle croix, parce que le respect pour la mémoire de Montfort ne permettoit pas de toucher à l'ancienne, celle-ci fut tout à coup renversée par un tourbillon de vent. On se rappela la prédiction du missionnaire, et la croix nouvelle fut, comme il l'avoit dit, mise à la place de l'ancienne.



---

---

### CHAPITRE TROISIEME.

DEPUIS LE RETOUR DE MONTFORT A LA ROCHELLE, APRÈS SES DERNIERS TRAVAUX DANS LE DIOCÈSE DE LUÇON EN 1712, JUSQU'A SES DÉMARCHES POUR L'ÉTABLISSEMENT D'UNE COMPAGNIE DE MISSIONNAIRES EN 1713.

---

DEPUIS environ cinq mois, Montfort, à la prière de l'évêque de Luçon, travailloit avec zèle dans son diocèse, mais sans cesser de se considérer toujours comme attaché au diocèse de La Rochelle : aussi s'empressa-t-il d'y retourner. Ce fut une grande consolation pour lui de voir que le temps n'avoit point détruit les heureux effets de ses missions. Pour affermir dans la voie de la vertu ceux qui la suivoient déjà, et y engager ceux qui, jusque là, avoient refusé d'y entrer, il donna à l'hôpital-général une retraite où les personnes de la maison avoient des instructions spéciales, mais dont tous les autres exercices étoient publics. Au premier signal, le souvenir des missions

précédentes fit accourir une foule innombrable.

De toutes les conversions nouvelles que produisit cette retraite, la plus remarquable fut celle d'une demoiselle Bénigne Pagé, fille d'un trésorier de France. Elle avoit de l'esprit et toutes les grâces frivoles qui charment le monde. Un jour, elle concerta avec des officiers et quelques amies, d'aller entendre le bon missionnaire pour le distraire, s'il étoit possible, lui occasionner quelque sortie dont on pût se prévaloir, ou tout au moins s'amuser ensuite à ses dépens. S'étant, en conséquence, habillée d'une façon très-peu décente, elle fut se placer précisément en face du prédicateur. Le saint prêtre l'aperçut en se rendant à la chaire ; mais il se contenta d'un regard de compassion, et après s'être un instant tourné vers le saint Sacrement, sans doute pour lui recommander cette pauvre aveugle, il commença son sermon. Bientôt tout le monde fondit en larmes, et M<sup>lle</sup> Pagé comme les autres. Mais, chose plus merveilleuse encore, elle ne s'en tint pas à des larmes stériles. Le sermon fini, elle resta à l'église. Sa compagnie eut beau la faire appeler, ce fut en vain. Après s'en être délivrée par ses délais

affectés, elle se fit conduire chez le missionnaire, et eut avec lui un entretien de deux heures. De retour chez elle, sans déclarer son projet à personne, elle passa la nuit à mettre ses affaires en ordre, et dès le lendemain matin, elle alla se renfermer pour toujours chez les religieuses de Sainte-Claire. Tous les efforts de l'enfer et du monde ne purent l'en arracher, et pendant plus de trente ans qu'elle y vécut, sous le nom de sœur Louise, elle ne cessa d'y offrir un parfait modèle de pénitence et de ferveur religieuse : son exemple ne fut pas inutile à bien d'autres jeunes personnes.

Les grands biens que produisoit le ministère de Montfort à La Rochelle, inspirèrent le désir de l'y fixer. On lui procura, dans le faubourg Saint-Eloi, une petite maison dont il devoit jouir jusqu'à sa mort. Il l'accepta, mais sans permettre qu'on y mit plus que l'ameublement strictement nécessaire. Il l'appeloit son *ermitage de Saint-Eloi*. Quoique cette maison ait été, à ce qu'il paroît, presque entièrement changée, la tradition la distingue encore aujourd'hui entre toutes celles qui l'entourent, comme ayant été autrefois la demeure d'un saint missionnaire. Près de la cheminée que l'on a conservée par vénération, étoit façonnée

dans le mur une petite niche, dont on garde une pierre sur laquelle est sculpté, probablement de la main de Montfort, un Christ accompagné de plusieurs autres figures. C'étoit à Saint-Eloi que notre apôtre aimoit à se retirer, dans l'intervalle de ses missions, pour y renouveler son ame et s'y dédommager, dans le repos de l'oraison, des soins sans nombre où l'engageoit sa charité. De là, comme d'un nouveau cénacle, il sortoit, quand le temps en étoit venu, plein d'un feu céleste et d'un enthousiasme divin pour courir à de nouveaux travaux, à de nouvelles croix. C'est ainsi qu'on le vit alors, dès que la saison favorable aux missions fut arrivée, aller évangéliser les paroisses de Tairé, Saint-Vivien, Esnandes, Courson et autres lieux du diocèse de La Rochelle. Il s'y occupa, à peu près sans interruption, depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de mai. Partout ce furent, de sa part, les mêmes traits de vertu, et de la part des peuples, le même empressement ; partout Dieu se plut à multiplier les miracles de sa grâce. Nous ne citerons que deux circonstances de ces missions.

La plantation de la croix avoit attiré beaucoup d'étrangers à Esnandes, et tous n'y étoient

pas venus pour s'édifier. Plusieurs s'étoient réunis chez un riche aubergiste nommé Morcant, qui demouroit près du lieu où devoit se planter la croix. Ils avoient avec eux des violons, et se préparoient, par l'intempérance et toutes sortes d'excès, à troubler la joie de la fête. Montfort crut pouvoir, par de charitables avis, prévenir ce désordre. N'ayant été accueilli par les étrangers qu'avec des railleries et des blasphèmes, il s'adressa au maître de l'auberge et en reçut le même accueil. Le saint prêtre se jette alors à genoux, prie, et se relevant bientôt : « Va, malheureux, dit-il à l'aubergiste, tu périras misérablement avec toute ta famille. » L'effet suivit de près la menace. Peu de jours après la mission, cet homme fut tout à coup saisi d'un tremblement auquel tous les secours de la médecine ne purent apporter aucun remède, et qui dura aussi long-temps que sa vie; en sorte qu'on ne le nommoit plus que *le Tremblant*. Il mourut dans une grande misère. Sa femme avoit partagé sa faute; elle eut part au châtement. Pour leurs enfans, ils moururent tous jeunes, à l'exception d'une fille tout-à-fait imbécile, qu'une de ses parentes recueillit par charité.

Jamais le missionnaire n'avoit trouvé de

paroisse dans un état aussi déplorable que celui où étoit Courson, quand il y arriva. Le démon de la discorde y régnoit en souverain : guerre à outrance entre le pasteur et les paroissiens ; guerre semblable entre les paroissiens eux-mêmes. L'ange de paix sentit le besoin d'ajouter à ses prières et à ses austerités accoutumées, et de préparer de loin les esprits, avant de leur parler de réconciliation. Enfin quand il crut avoir apaisé la colère de Dieu, et gagné la confiance des hommes, il annonça pour certain jour un sermon de la plus grande importance, et conjura tout le monde de venir l'entendre. Il parla sur le pardon des injures, mais avec une force surprenante et une grâce extraordinaire. L'auditoire fut profondément ému. Le curé, sans attendre la fin du sermon, demanda publiquement pardon à ses paroissiens de la conduite scandaleuse qu'il avoit tenue à leur égard. « Eh quoi ! reprit alors le prédicateur, voilà votre pasteur qui désire sa réconciliation avec vous, et qui vous demande pardon ; et vous, mes frères, vous hésiteriez à le faire ? » L'assemblée lui répondit par une explosion de sanglots et de cris de repentir. Puis, au premier ordre du

missionnaire, tous les hommes se donnèrent, les uns aux autres, le baiser de paix en témoignage de leur propre réconciliation; les femmes en firent autant de leur côté, et de ce jour, à la discorde la plus affreuse, succéda dans toute la paroisse, une paix dont tout le monde admira les effets.

Les heureux succès que Dieu ne se lassoit point d'accorder au ministère de son serviteur fidèle, n'empêchoient pas qu'il ne rencontrât partout des contradictions et des croix. Une lettre qu'il écrivit de la mission d'Eslandes, à sa sœur de Rembervilliers, le 1<sup>er</sup> janvier 1713, prouve qu'alors même, malgré la protection de M. de Champflour, les croix ne lui manquoient pas. « Dieu » prend plaisir, ma chère sœur, lui dit-il, » à nous voir combattre, et à nous rendre » tous deux victorieux, vous dans le secret » et moi dans le public : car vos combats se » passent dans vous-même, ils n'éclatent » pas hors de votre communauté; mais les » miens éclatent par toute la France, soit à » combattre les démons de l'enfer, soit à » faire la guerre au monde et aux mondains » ennemis de toute vérité. Vous seriez sans » doute surprise, si vous saviez le détail de

» l'aimable croix dont le ciel me favorise par » l'intercession de notre bonne Mère. Je » vous prie d'en remercier mon aimable » Jésus, et de prier votre communauté, que » je salue, de m'obtenir de Jésus crucifié la » force de porter les plus rudes croix et les » plus pesantes, comme des pailles, et de » résister, avec un front d'airain, aux puis- » sances infernales. »

Nous avons encore une autre lettre à cette même sœur, qu'il lui écrivit de Paris, le 15 août de la même année; elle commence par ces mots : « Vive Jésus ! Vive sa croix ! » Si vous saviez, lui dit-il ensuite, si vous » saviez mes croix et mes humiliations par » le menu, je doute si vous désireriez si ar- » demment de me voir; car je ne suis jamais » dans aucun pays, que je ne donne un » lambeau de ma croix à porter à mes meil- » leurs amis, souvent malgré moi et malgré » eux. Aucun ne me peut soutenir, et n'ose » se déclarer pour moi qu'il n'en souffre, » et quelquefois qu'il ne tombe sous les pieds » de l'enfer que je combats, du monde que » je contredis, de la chair que je persécute. » Une fourmilière de péchés et de pécheurs » que j'attaque ne me laisse aucun repos :

» toujours sur le qui-vive ; toujours sur les  
» épines, sur les cailloux piquans ; je suis  
» comme une balle dans un jeu de paume :  
» on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté, qu'on  
» la pousse de l'autre, en la frappant rude-  
» ment. C'est la destinée d'un pauvre pécheur ;  
» c'est ainsi que je suis sans relâche et sans  
» repos, depuis treize ans que je suis sorti de  
» Saint-Sulpice. Cependant, ma chère sœur,  
» bénissez-en Dieu pour moi ; car je suis con-  
» tent et joyeux au milieu de toutes mes  
» souffrances, et je ne crois pas qu'il y ait  
» au monde rien de plus doux pour moi que  
» la croix la plus amère, quand elle est trem-  
» pée dans le sang de Jésus crucifié, et dans  
» le lait de sa divine Mère. Mais, outre cette  
» joie intérieure, il y a grand profit à faire,  
» en portant les croix ; je voudrais que vous  
» vissiez les miennes ; mais je n'ai jamais plus  
» fait de conversions qu'après les interdits les  
» plus sanglans et les plus injustes. Courage,  
» ma très-chère sœur, portons tous trois notre  
» croix aux deux extrémités du royaume :  
» portez-la bien, de votre côté, je tâcherai  
» de la bien porter du mien, avec la grâce  
» de Dieu, sans nous plaindre, sans murmu-  
» rer, sans nous décharger, sans nous excu-

» ser, même sans pleurer, comme de petits  
» enfans qui verseroient des larmes, et se  
» plaindroient de ce qu'on leur donneroit  
» cent livres d'or à porter, ou comme un la-  
» boureur qui se désespéreroit de ce qu'on  
» auroit couvert son champ de louis d'or,  
» pour le rendre plus riche. »

La dernière mission de cette campagne fut celle de la Séguinière, paroisse voisine de Chollet, et qui pour lors faisoit partie du diocèse de La Rochelle. L'homme de Dieu faisoit tant de cas du curé, nommé Kantin, qu'il l'appeloit *le curé selon son cœur*. Quoique ce digne pasteur vit avec consolation sa paroisse déjà bien réglée, il ne crut pas pouvoir lui rendre un plus grand service qu'en y appelant le saint missionnaire : ses paroles et ses exemples eurent bientôt allumé dans tous les cœurs une ferveur nouvelle qui, de là, se répandit dans tout le canton, où l'on en retrouve encore de précieux restes. La fréquentation des sacremens et la confrérie du saint rosaire furent les moyens qu'employa Montfort pour perpétuer et accroître les fruits de sa mission. Les travaux incroyables auxquels il s'y étoit livré l'avoient tellement épuisé, qu'il eut beaucoup de peine à terminer les

exercices : cependant, sans vouloir céder aux sollicitations qu'on lui faisoit pour l'engager à prendre quelques jours de repos, il s'empressa de profiter du temps des vacances des missions pour exécuter un projet qui l'occupoit depuis long-temps.

---

---

## CHAPITRE QUATRIEME.

DÉMARCHES DE MONTFORT POUR L'ÉTABLISSEMENT D'UNE  
COMPAGNIE DE MISSIONNAIRES, DURANT LES VACANCES  
DE 1713.

---

C'ÉTOIT peu pour l'homme de Dieu que tant de travaux et de succès. Son zèle embrassoit les siècles, et trop à l'étroit dans les bornes assignées à sa vie, il aspirait à rendre durable, à perpétuer ce qu'il faisoit pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est dans cette vue qu'à la fin de chaque mission, il formoit, selon les circonstances, quelque établissement propre à en conserver les fruits : c'étoit un calvaire qu'il élevoit, une chapelle

qu'il décoroit, une association qu'il formoit. Il avoit établi déjà plusieurs de ces associations : celle des Vierges, par exemple, des Filles de la Croix, des Pénitens blancs, des Amis de la Croix, des Soldats de saint Michel. Mais toutes ces œuvres n'étoient attachées qu'à certains lieux, et ne pouvoient que difficilement s'étendre et se conserver long-temps. Il en méditoit deux d'une utilité plus universelle, et qui devoient servir à perpétuer toutes les autres. L'une, la congrégation des Filles de la Sagesse, étoit déjà commencée à l'hôpital de Poitiers, et nous le verrons plus tard lui donner sa dernière perfection. L'autre étoit une compagnie de prêtres consacrés à poursuivre après lui, et suivant sa méthode, le travail si fructueux des missions. Il communiqua sur cette dernière œuvre ses idées à l'évêque de La Rochelle, bien disposé à suivre en tout sa décision, et à ne plus s'occuper de son projet, s'il n'étoit pas jugé convenable. Le saint et docte prélat l'ayant approuvé pleinement, et vivement encouragé, il redoubla ses prières et ses mortifications pour s'unir à Dieu plus intimement, et profita des intervalles des missions de cette année pour rédiger son projet qui se conserve encore, écrit en

entier de sa main. *Le saint législateur*, ainsi que le remarque le P. Picot de Clorivière, *s'est contenté de faire une simple esquisse et d'y mettre l'essentiel, auquel le reste pouvoit être aisément ajouté dans la suite, soit par lui-même, soit par ses successeurs.* L'idée qu'il y donne de sa compagnie future est noble et sublime. Il exige de ceux qui doivent la composer une perfection peu commune, non-seulement parmi les simples fidèles, mais parmi les religieux même et les ecclésiastiques : il veut de vrais apôtres, tout entiers à leur œuvre, dégagés de tout le reste, toujours prêts, comme un corps de troupes légères, à voler, sous le bon plaisir des évêques, partout où les appellera le plus grand bien des âmes. Assuré de leur existence que son œil prophétique apercevoit par-delà son tombeau, il en parloit avec enthousiasme et leur adressoit la parole, comme si déjà il les eût vus, remplis de son esprit, pratiquer leur règle avec ferveur. Cette allocution à ses missionnaires sera rapportée à la fin de cet ouvrage, ainsi qu'une prière que Montfort a placée à la tête de leur règlement.

La communauté générale, formée et de prêtres et des frères dont il sera parlé plus

tard, devoit être réunie sous le nom du *Saint-Esprit*, c'est ce qui paroît par les termes du testament de Montfort; mais il voulut que dans cette communauté, la compagnie particulière des missionnaires portât le nom de *Marie*. Son intention fut de les mettre ainsi solennellement sous la protection toute puissante de la reine du ciel, et de leur imposer la douce obligation de lui être tout spécialement dévoués. Cette dévotion avoit toujours été la sienne, et il lui attribuoit tout le succès de son ministère : il ne crut pas pouvoir laisser un plus beau patrimoine à ceux qui devoient s'associer à son œuvre et la perpétuer. Mais d'où devoient lui venir ces enfans? Comme autrefois Moïse sur la montagne d'Oreb, Montfort, dans son ermitage de Saint-Eloi, avoit reçu de Dieu les tables d'une loi nouvelle; mais il lui falloit chercher à qui la communiquer. C'est là ce qui lui fit, aussitôt après la mission de la Séguinière, entreprendre le voyage de Paris.

Arrivé dans la capitale, pour y recruter des hommes propres à former sa *Compagnie de Marie*, Montfort alla s'adresser à la communauté du Saint-Esprit, formée depuis quelques années seulement, par un de ses compatrio-

tes, M. l'abbé Desplaces, avec qui, dès le temps de ses études, la piété l'avoit étroitement uni. Il lui avoit autrefois proposé à lui-même de venir partager ses travaux; mais celui-ci, qui dès lors avoit commencé l'établissement de son séminaire, ne crut pas devoir abandonner une œuvre approuvée des personnes les plus sages, et que Dieu bénissoit évidemment. Il dit, du reste, à Montfort qu'il travailloit indirectement pour lui, et que le temps venu, ce seroit à lui de choisir, parmi ses écoliers, ceux qu'il jugeroit propres aux missions. Lors de ce voyage de Montfort à Paris, l'abbé Desplaces n'existoit plus depuis près de quatre ans : trente années seulement avoient été toute la vie de ce saint prêtre que Paris entier regretta. Il étoit alors remplacé par M. Bouïc, l'un de ses élèves. Montfort arriva au séminaire dans le moment de la récréation. Élèves et directeurs, tous firent le plus honorable accueil à un homme que plusieurs connoissoient déjà personnellement, et dont tout le monde savoit les anciennes liaisons avec M. Desplaces. Pour lui, après avoir salué toute la compagnie en général, remarquant un séminariste plus pauvrement habillé que les autres, il alla droit à lui et l'em-

brassa, sans autre motif de cette distinction que son respect pour les livrées de l'indigence.

Le reste de la conduite de Montfort, pendant son séjour dans la communauté du Saint-Esprit, répondit à un début si surnaturel, et à la haute idée qu'on s'étoit formée de sa vertu. Aussi, ses exemples donnoient-ils un grand poids à ses paroles toutes célestes. Le digne successeur de M. Desplaces n'en parloit depuis qu'avec admiration, et il s'est plu à nous en conserver quelques traits. « Un jour, dit-il, » il entretint les jeunes séminaristes de cette » divine sagesse, pour laquelle il avoit un » attrait tout particulier, attrait qu'il souhai- » toit ardemment communiquer à tous ceux » qu'il en croyoit susceptibles. Cet entretien » fut comme une paraphrase de ces éloges » magnifiques que Salomon donne à la sa- » gesse. Mais, en peignant cette sagesse, il eut » bien soin de faire remarquer qu'il ne parloit » pas seulement de la sagesse qui fut donnée » à Salomon, et beaucoup moins encore de celle » des prudens du siècle, mais de la sagesse » de l'Évangile, de cette sagesse que Jésus- » Christ nous a enseignée par ses exemples et » par ses paroles; sagesse qui consiste à s'ap-

» pauvrir, à se mortifier, à se cacher, et, pour  
» ainsi dire, à s'apetisser soi-même, pour  
» plaire à Dieu; à faire, en tout temps et en  
» toutes choses, plus de cas de la pauvreté  
» que des richesses, de la croix et des souffrances,  
» que des plaisirs et des satisfactions sensuelles  
» de cette vie; des humiliations et des mépris,  
» que de la gloire et des grandeurs du siècle.  
» Sagesse si belle, qu'elle seule mérite tout  
» notre amour; si délicieuse, qu'elle nous dédommage  
» abondamment de tous les sacrifices que nous  
» pouvons faire, et de toutes les peines que nous  
» pouvons donner pour l'acquérir; mais sagesse  
» inconnue au monde, méprisée, persécutée du monde,  
» et traitée par lui d'extravagance et de folie,  
» parce qu'il ne peut concevoir que le bonheur  
» et la gloire puissent jamais se trouver au milieu  
» des croix et des humiliations. Après cette exposition,  
» il nous fit tous mettre à genoux, pour demander  
» ensemble à Dieu cette sagesse qu'il venoit de  
» décrire; et il le fit avec des paroles si pleines  
» de feu, et des pensées si sublimes, qu'il nous  
» sembloit à tous, que c'étoit un ange, et non pas  
» un homme qui nous parloit..... Une autre fois,  
» il fit une exhortation sur le détachement et l'esprit de

» pauvreté, qui convient à tous ceux qui embrassent  
» l'état ecclésiastique, et qui protestent par là  
» ne vouloir d'autre héritage que Dieu même;  
» il s'étendit beaucoup sur cette parole de saint Pierre  
» au boiteux, qui se tenoit assis à la porte  
» du temple : *Je n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai, je vous le donne; au nom de Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous, et marchez.* Imitez, dit-il, cette pauvreté des apôtres; dépouillez-vous de tout  
» comme eux, ne tenez en rien à la terre; alors tout vous sera possible, parce que  
» Jésus-Christ sera en vous, comme il étoit en eux;  
» peut-être ne ferez-vous pas comme eux des miracles  
» dans l'ordre de la nature, parce qu'ils ne seroient  
» point nécessaires; mais vous ferez des prodiges  
» de grâce; les cœurs des hommes seront en vos  
» mains, et vous les changerez à votre gré.... Il  
» parloit souvent de Marie, et surtout de la dévotion  
» au saint rosaire, de manière à l'inspirer à ceux  
» qui l'entendoient. Il le faisoit même quelquefois  
» dans le temps des récréations, et une fois entre  
» autres qu'il vouloit montrer l'efficacité de cette  
» prière, il lui échappa de dire que jamais *pécheur*  
» ne lui avoit résisté, lorsqu'il lui avoit mis la main

» sur le collet, avec son rosaire. Ce sont là  
» ses expressions. »

Montfort, en travaillant ainsi à entretenir la ferveur parmi les élèves du séminaire du Saint-Esprit, ne perdoit pas de vue le projet qui l'avoit amené à Paris. Dès les premiers jours, il s'en étoit ouvert à messieurs les directeurs, et leur avoit communiqué ses idées sur l'établissement d'une compagnie de missionnaires. Tous ces messieurs non-seulement approuvèrent son dessein, mais lui renouvelèrent la parole que leur pieux instituteur lui avoit déjà donnée, qu'ils coopéreroient, autant qu'il seroit en leur pouvoir, à cette bonne œuvre, en lui formant des sujets capables de la perpétuer. Ce fut là comme un traité d'alliance et d'association. En conséquence, l'homme de Dieu écrivit aussitôt, à la tête de sa règle, les paroles suivantes : « Il y a à Paris un séminaire (c'est celui du Saint-Esprit), où les jeunes ecclésiastiques, qui ont vocation aux missions de la Compagnie de Marie, se disposent par la science et la vertu à y entrer. » Il ne s'en tint pas là ; mais pour consacrer le souvenir de cette heureuse et sainte association, il fit faire, en bois, une petite statue de la sainte Vierge, haute d'environ

un pied et demi. Elle avoit un grand manteau, dont les côtés étoient soulevés et recouroient douze petites figures de prêtres, six à droite et autant à gauche. Les yeux fixés sur cette bonne mère, ils sembloient se féliciter d'être admis dans sa Compagnie. La statue principale s'est conservée long-temps au séminaire du Saint-Esprit, avec une vénération particulière. Dès lors, malgré leur petit nombre, qui suffisoit à peine aux divers emplois de la maison, messieurs les directeurs auroient bien voulu lui donner quelqu'un d'entre eux. Ils avoient même jeté les yeux sur M. Caris, saint prêtre, dont on a pu dire avec justice, dans son épitaphe, qu'il a vécu pour Dieu et le prochain toujours ; pour lui-même, jamais. Déjà il étoit sur le point de partir, quand le supérieur, ne pouvant se résoudre à priver la communauté d'un de ses membres les plus nécessaires, rétracta son consentement. M. Caris en témoigna souvent depuis ses regrets à ceux qu'il voyoit, de temps en temps, quitter la maison, pour aller se joindre aux successeurs de Montfort. De ce nombre furent entre autres, messieurs Vatel, Thomas, Hédan et Le Valois, à qui les instructions du saint missionnaire inspirèrent dès

lors le désir de suivre un jour ses pas. M. Vattel est le seul qui ait travaillé avec lui : les autres ne vinrent qu'après sa mort, se joindre à sa compagnie. Mais la manière dont lui-même choisit alors M. Le Valois mérite d'être rapportée. Ce jeune homme, entré depuis deux ans seulement au séminaire, en étoit l'édification, par sa ferveur et sa régularité. Un jour, qu'avec grand nombre d'autres séminaristes, il entouroit l'homme de Dieu, celui-ci se levant, leur demanda à tous, sur lequel d'entre eux il alloit jeter son sort : puis se tournant lentement au milieu d'eux, et les fixant les uns après les autres, comme s'il eût voulu lire dans leurs yeux, il ôta le chapeau de dessus la tête du jeune Le Valois, et y mit le sien, en disant : *C'est sur celui-ci ; il est bon, il m'appartient, je l'aurai.* A l'instant même, quoiqu'il n'eût pas eu précédemment l'intention de se joindre au missionnaire, le pieux séminariste en forma la résolution, et sans la communiquer encore à personne, il ne songea plus qu'à se mettre en état de l'exécuter.

L'alliance qu'il venoit de faire avec la congrégation du Saint-Esprit, offroit à Montfort une consolation trop grande pour que Dieu ne s'empressât pas de lui envoyer, comme

une sorte de compensation, des humiliations et des peines proportionnées. Son séjour à Paris lui en procura un grand nombre, et de plus d'une espèce. De toutes parts, à peu près, il se voyoit repoussé, calomnié, ridiculisé. On a vu plus haut la lettre qu'il écrivit, dans cette occasion, à sa sœur de Rembervilliers. Au reste, la Providence n'auroit pu mieux entrer dans les intentions de ce grand amateur de la croix ; il semble qu'il n'eût pas voulu d'un bien qui lui fût venu sans la croix, et la croix, d'ailleurs, ne fut jamais un obstacle à ses succès. Le but de son voyage à Paris n'étoit point d'y exercer le saint ministère ; cependant il ne put y être quelques semaines sans se rendre utile. Outre le bien qu'il fit dans la communauté du Saint-Esprit, il établit la dévotion du rosaire en trois communautés, et détermina plusieurs personnes ecclésiastiques et laïques à le réciter en entier chaque jour. La communauté dite de l'*Ave Maria* profita tout particulièrement du séjour de l'homme de Dieu : il y donna une retraite. Les sœurs avoient hésité d'abord à lui demander ce service, dans la crainte qu'accoutumé à faire retentir aux oreilles des pécheurs le tonnerre des vérités éternelles, et passionné comme il

l'étoit pour la pratique de la pénitence, il n'eût à leur donner que des paroles terribles et des conseils d'une perfection désespérante. Elles furent bien délicieusement surprises de l'entendre expliquer les maximes crucifiantes de l'Évangile dans toute leur austérité, il est vrai, mais avec une sagesse de pensées et une onction de paroles qui leur rappeloient Notre-Seigneur lui-même, invitant tous les hommes à porter son léger fardeau et son joug plein de douceur. Elles en furent si satisfaites que, dans l'impossibilité de faire accepter autre chose au saint prêtre, elles lui offrirent, pour la messe, un ornement qu'il pût porter sans peine dans le cours de ses missions. Il l'accepta, et s'en servit tout le reste de sa vie.

Ce n'est pas aux âmes seulement que Montfort fut utile, à Paris; la vertu divine qui l'accompagnoit partout, s'étendit même aux corps. Un jour qu'il sortoit de dire la messe, une pauvre femme, touchée de la dévotion qu'il y avoit montrée, vint à lui, portant un enfant, dont la tête étoit toute rongée de teigne. Elle lui dit qu'elle avoit inutilement employé tous les remèdes, et le pria, les larmes aux yeux, de s'intéresser auprès de Dieu pour son enfant. « Croyez-vous, lui dit alors le

» saint homme, que les ministres de Jésus-  
» Christ aient le pouvoir de guérir, au nom  
» de leur maître, les différentes maladies, et  
» d'imposer les mains? — Oui, monsieur, ré-  
» pondit cette femme, je le crois, et suis per-  
» suadée que, si vous demandez à Dieu la  
» guérison de mon enfant, elle vous sera ac-  
» cordée. » Dans le moment, Montfort met-  
tant la main sur la tête de l'enfant, dit ces mots:  
« Que le Seigneur vous guérisse, mon enfant,  
» et récompense en vous la foi de votre mère. » Aussitôt la teigne sécha, tomba, et l'enfant fut parfaitement guéri. Presque aussitôt après, le missionnaire quitta Paris. Il y étoit depuis près de deux mois.

En retournant à La Rochelle, Montfort passa par Poitiers, et quoiqu'il ne lui fût permis d'y rester que fort peu de temps, il en eut assez pour voir avec consolation qu'un grand nombre de ceux qu'il y avoit engendrés à Jésus-Christ, étoient restés fidèles aux saintes instructions qu'il leur avoit données. Mais sa joie la plus grande dut être de retrouver dans toute sa ferveur cette admirable sœur Marie-Louise de Jésus qui, privée, depuis sept ou huit ans, de la consolation de le voir, n'en avoit pas été moins constante à

conserver seule, au milieu de mille difficultés, l'habit et le genre de vie qu'il lui avoit prescrits. Elle étoit toujours économe de l'hôpital, Durant ce court séjour à Poitiers, il lui donna une compagne, sous le nom de sœur de la Conception, dans la personne d'une demoiselle Brunet qu'il avoit autrefois dirigée, et dont ses paroles fixèrent alors pour toujours les irrésolutions.

---

## CHAPITRE CINQUIEME.

TRAVAUX DE MONTFORT DEPUIS LES VACANCES DE 1713,  
JUSQU'À CELLES DE 1714.

---

SUR la route de Poitiers à La Rochelle, se trouve le bourg de Mauzé. Quoique épuisé par la fatigue d'un long voyage, Montfort, en passant par cette paroisse, y concerta avec le curé une mission dont l'ouverture fut fixée au dimanche suivant. De là il poursuivit son chemin jusqu'à La Rochelle où deux Jésuites du collège, profitant de leurs vacances, le prièrent d'accepter leurs services pour la mis-

sion qu'il alloit faire : l'un d'eux étoit le célèbre Père Colusson, professeur de théologie. Le saint prêtre fut ravi d'avoir de tels coopérateurs; et en effet ils travaillèrent avec une ardeur admirable; mais eux-mêmes aimoient à reconnoître en Montfort un zèle sans égal. Malgré l'épuisement de ses forces, il se donna tant de peines, sans rien relâcher pour cela de ses austérités ordinaires, qu'il fut atteint, vers le milieu de la mission, d'une maladie cruelle qui mit sa vie dans le plus grand danger. Lui seul n'en fut pas alarmé, et pour consoler les compagnons de ses travaux, il leur disoit, avec un air de contentement et de reconnoissance, « que tous les ans, dans ce » même temps, vers la fête de l'Exaltation de » la sainte Croix, il avoit coutume de recevoir » de son bon maître quelque portion de sa » croix. »

Après la mission, le malade fut transporté à l'hôpital de La Rochelle. Ce grand amateur de la pauvreté montra dans cette circonstance les mêmes sentimens qu'il avoit autrefois éprouvés dans une occasion semblable. Ce fut une espèce de triomphe pour lui de se trouver placé, comme pauvre, dans une maison destinée au service des pauvres, et son

unique peine fut de s'y voir l'objet de soins particuliers. Ni la longueur de la maladie, ni les ardeurs d'une fièvre continue, causée par un abcès considérable, ni les opérations cruelles qu'on lui fit régulièrement deux fois le jour, pendant près de deux mois, rien ne put jamais altérer la paix de son cœur, ni arracher de sa bouche la moindre plainte. Il ne cessoit au contraire de bénir la bonté paternelle de son Dieu « *qui le traitoit*, disoit-il, » *bien plus doucement qu'il ne méritoit, et qui* » *vouloit, par là, lui faire faire quelque pénitence, le purifier, et le rendre conforme à* » *Jésus crucifié.* » Ce sentiment, profondément gravé dans son cœur, le remplissoit d'une douce joie qui se répandoit sur son visage et dans ses discours. Beaucoup de personnes venoient le visiter pour s'édifier. Les médecins, peu accoutumés à une telle patience, étoient eux-mêmes dans l'admiration de voir un homme, en proie à de si grands maux, les supporter avec tant de joie. Ils assuroient que jamais ils n'avoient rien vu de semblable. « De cent hommes, dit l'un d'entre eux, de » cent hommes qui auroient eu le même mal, » il n'en seroit pas échappé un seul. Lors- » qu'on le sondoit, ce qui arrivoit deux fois le

» jour, il ne donnoit aucune marque qu'il » sentit le mal, et ne pousoit pas même le » moindre soupir. Bien loin de prononcer des » paroles de plainte, il nous encourageoit à » ne pas l'épargner, nous assurant qu'il se » souviendrait de nous dans ses prières. Il » rioit avec nous, comme s'il eût ressenti le » plus grand plaisir du monde, et lorsque la » sonde touchoit son mal, il chantoit le can- » tique :

» Vive Jésus! vive sa croix!

» N'est-il pas bien juste qu'on l'aime? »

Enfin, après avoir tenu son serviteur durant deux mois entiers, comme entre la vie et la mort, Dieu lui rendit par degrés une santé qu'on avoit désespéré de lui voir recouvrer. Montfort avoit été admirable dans la maladie; il n'en fut pas moins dans le temps de la convalescence, temps si dangereux pour beaucoup d'autres. Il parut comme tout renouvelé en Jésus-Christ, et plus rempli que jamais du désir de consacrer à la gloire de son Maître, la vie qu'il venoit de lui conserver comme par miracle. Dès qu'il eut un peu recouvré ses forces, le premier usage qu'il en fit fut de donner à Courson d'abord, puis ensuite à l'hôpital

de La Rochelle, un exercice qu'il appeloit *la Préparation à la mort*, et qu'il donnoit souvent dans les lieux où quelque temps auparavant il avoit fait la mission. La manière dont se faisoit cet exercice mérite d'être rapportée. Il duroit trois jours. Le saint missionnaire prêchoit chaque jour deux sermons, et y ajoutoit une conférence. Les sermons rouloient sur les principales vérités relatives à la mort, et qu'il réduisoit à sept : *Il faut mourir, la mort est proche, la mort est trompeuse, la mort est terrible, la mort des pécheurs est à craindre, la mort des justes est à désirer, la mort est semblable à la vie*. Les conférences étoient plus familières ; il répondoit avec simplicité aux questions qu'un ecclésiastique lui adressoit sur la manière de se préparer à la mort et de se comporter à son approche. Les deux premiers jours étoient employés à faire comme une dernière confession, et le troisième on communioit comme en viatique. Le dernier soir, pour rendre plus sensible tout ce qu'il avoit précédemment enseigné, le saint missionnaire représentoit en sa personne un homme à l'article de la mort : il étoit assis dans un fauteuil ; auprès de lui deux ecclésiastiques faisoient l'office, l'un du bon Ange, l'autre de

l'esprit tentateur. Le moribond, le crucifix à la main, le colloit souvent sur ses lèvres et contre son cœur, jetoit des regards pleins de confiance vers le ciel en demandant miséricorde ; écoutoit avec attention toutes les inspirations du bon Ange, et rejetoit avec indignation les suggestions du mauvais, lui opposant surtout des actes de foi, d'espérance et de charité. Toute cette représentation se faisoit d'une manière si naturelle et si touchante, qu'elle laissoit les plus vives impressions dans l'esprit des auditeurs. Chacun se retiroit en silence, se frappant la poitrine, et bien résolu de mener une vie sainte, afin d'obtenir une sainte mort. Une méthode si simple ne fut pas du goût de tout le monde à La Rochelle ; on en fit des plaisanteries ; mais les fruits abondans de salut qu'elle produisit auroient pleinement consolé le saint prêtre, s'il eût eu besoin de consolation pour des injures qui faisoient elles-mêmes son bonheur.

Après avoir ainsi essayé ses forces, il se crut en état de reprendre le travail des missions, et se rendit, vers le commencement de mars 1714, au Vanneau, paroisse du diocèse de Saintes, dont le digne pasteur avoit réclamé son ministère. Déjà on étoit au dix-huitième

jour de la mission, et tout sembloit concourir à son succès : l'ardeur des ouvriers et la fidélité des peuples étoient égales. Tout à coup, grâce aux intrigues de certaines personnes ennemies de Dieu autant que de son ministre, un interdit général fut signifié à Montfort et à ses coopérateurs. Tous en furent consternés, et plusieurs parloient déjà de retourner à La Rochelle, quand le curé prit le parti d'aller lui-même réclamer la justice de son évêque, et éclairer sa bonne foi trompée. Quoique le voyage fût de près de trente lieues, il étoit de retour le lendemain soir avec de nouveaux pouvoirs pour les missionnaires, dont cette humiliation passagère ne fit que rendre le zèle plus ardent et les travaux plus efficaces. Montfort fit ensuite plusieurs autres missions dans le diocèse de La Rochelle. Les principales furent à Vérines, Saint-Médard, le Gué-d'Aleret. Dans les intervalles, il retournoit à la ville, et c'est alors qu'il commença à s'y occuper de l'établissement des *écoles charitables* dont il sera parlé plus tard. Sa dernière mission de cette année fut à Roussay, paroisse située aux extrémités de l'ancien diocèse de La Rochelle, et qui fait aujourd'hui partie de celui d'Angers. L'ivrognerie y régnoit avec tous les dés-

ordres qui en sont la suite ordinaire. C'est contre ce vice que l'homme de Dieu dirigea principalement ses efforts : sa victoire fut complète ; mais il ne l'obtint pas sans peine ; il lui fallut recourir à tous les moyens, et la bénédiction du Ciel prouva que tous lui étoient également inspirés par l'Esprit saint. Nous n'en citerons que deux traits qui firent éclater tour à tour sa force et sa douceur.

Il y avoit près de l'église un cabaret où se réunissoient tous les ivrognes du canton. La mission, loin de diminuer le désordre, l'avoit augmenté, la réunion n'en étoit que plus nombreuse et plus bruyante, comme si le démon eût voulu braver Dieu. Ces misérables ne cessoient d'injurier ceux qui se rendoient aux exercices, et se faisoient un plaisir d'opposer aux saints cantiques des fidèles, des chants obscènes et des cris ignobles que l'on entendoit de l'église. Une fois, entre autres, le bruit fut tel que le prédicateur avoit peine à se faire entendre, et que l'auditoire en étoit tout ému. A peine a-t-il achevé son sermon, qu'animé de la sainte colère de son divin maître chassant par deux fois les vendeurs du temple, il se rend au lieu du scandale, renverse la table qui se trouve sur son passage,

parle aux buveurs avec une fermeté qui les atterre, et les force tous à se retirer. Deux seulement semblent vouloir opposer quelque résistance ; il les prend par le bras et les conduit à la porte en les menaçant, s'ils y retournent, d'un châtement plus terrible. Le scandale ne se renouvela pas. Un autre jour, pendant qu'il prêchoit, un homme prenant hautement la parole, vomit contre lui toutes sortes d'injures. Parmi les auditeurs, les uns se bouchoient les oreilles, les autres demandoient qu'ont fit sortir le perturbateur impie. Mais il opposoit une vive résistance, et les paroles les plus douces du missionnaire ne faisoient qu'irriter sa rage. Montfort descend de chaire, et, perçant la foule, va droit à ce furieux, se jette à ses pieds, les baigne de larmes, et lui parle avec tant de tendresse, qu'aussitôt, à la fureur du loup, succède la douceur de l'agneau. L'homme se retire, et le prédicateur remonte en chaire, où cet exemple de vertu donne à ses paroles une efficacité toute nouvelle.

La cérémonie de la plantation de la croix fut marquée par un événement qui sembla tenir du prodige. La croix étoit très-grande, et le lieu où on la plantoit si étroit, que le

peuple s'y trouvoit entassé. Elle étoit déjà dressée, lorsque, tout à coup, elle tomba du côté où la foule étoit plus pressée. Un cri d'effroi se fit entendre ; on crut que plusieurs personnes étoient écrasées. Une seule avoit une très-légère contusion. Montfort ne quitta point Roussay, sans y donner des preuves de sa dévotion chérie. Il avoit trouvé, dans la paroisse, une chapelle dédiée à la sainte Vierge, mais entièrement abandonnée. Il la répara, et la rendit si décente, qu'on put y célébrer les saints mystères, et qu'elle devint l'objet d'une dévotion particulière. Il y établit aussi la pratique du rosaire, qui, de là, se répandit dans plusieurs paroisses voisines, où, depuis, elle s'est toujours maintenue avec édification.

